

# Brabant



6 JAN. 1956

BULLETIN D'INFORMATION

de la

Fédération Touristique de la Province de Brabant

MENSUEL

★

8<sup>e</sup> Année

★

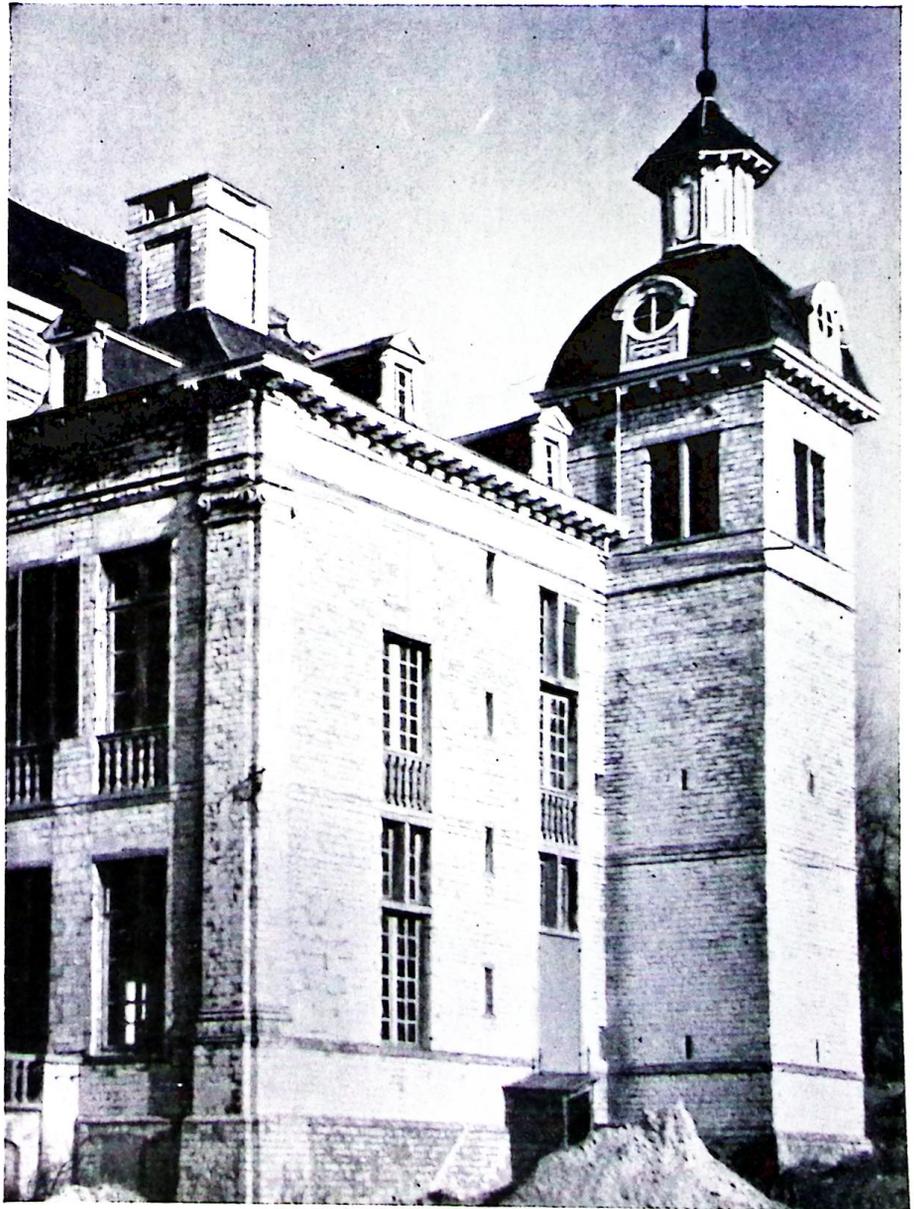
N° 1

★

JANVIER

★

1956





# Le Musée d'Art Moderne

**A**PRES le somptueux épanouissement rubénien sur quoi se clôt la visite des collections de la rue de la Régence, il y a, dans l'histoire de la peinture belge, une coupure de tout un siècle, le XVIII<sup>e</sup>, qui, si florissant ailleurs, et notamment en France, n'a rien produit dans nos provinces qui méritât de survivre. Mais, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, un réveil se produit; la peinture belge renaît plus vigoureuse et plus vivante que jamais et le courant, jusqu'à nous, ne connaîtra plus d'interruption.

C'est l'histoire de cette renaissance et de tout ce qui s'en est suivi à travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> que nous pourrions suivre pas à pas dans les salles du Musée d'Art Moderne installé dans l'ancien palais de Charles de Lorraine, au fond de la Place du Musée.

Malheureusement, l'exiguïté relative des locaux et l'enrichissement continu de nos collections ont obligé les autorités compétentes à n'exposer qu'un nombre limité d'œuvres, celles qui se recommandent soit par leur beauté intrinsèque, soit à titre d'exemple caractéristique d'un genre, d'une école ou de la manière particulière d'un grand maître.

On conçoit que ce tri sévère, fait avec le souci d'être complet et objectif et de maintenir un équilibre raisonnable entre les différentes écoles, aboutit à ceci que chacune des œuvres présentes est importante parce qu'elle est un chaînon nécessaire de l'évolution.

Ce choix a été fait de manière telle que le visiteur le plus attaché aux traditions anciennes de la peinture ne se trouve pas dépaysé mais au contraire, partant des formules qui lui sont familières, conduit progressivement et sans heurts à suivre et à comprendre, au fil du temps et des écoles, les transformations du goût pictural jusqu'à ses expressions les plus récentes. Ces dernières, par ailleurs, sont suffisamment représentées pour répondre à la curiosité de l'amateur de l'art plus spécifiquement « moderne ».

La visite du Musée débute par un salon où sont groupés des portraits royaux et notamment celui de Léopold I<sup>er</sup> par De Winne et celui d'Albert I<sup>er</sup> par Opsomer. Le rapprochement de ces deux œuvres, magistrales toutes deux, est intéressant en ce qu'il permet de mesurer l'écart qu'il y a entre la conception du portrait officiel au début du XIX<sup>e</sup> siècle et celle du début du XX<sup>e</sup>.

L'attrait des grands sujets historiques est le seul point commun du néo-classique Navez et du romantique Wappers; « Le Songe d'Athalie » de l'un s'affronte aux « Episodes des Journées de Septembre » de l'autre, d'une manière telle que l'on saisit d'emblée ce qui oppose les deux écoles : d'une part, la beauté froide et académique de statues colorées, qui se figent en un geste stylisé, et de l'autre, la foule, qui se veut tumultueuse et épique, mais qui n'a que la grandiloquence un peu vide des déclamations révolutionnaires.

Mais Navez ne fut pas qu'un peintre d'histoire; il fut également un très grand portraitiste; aussi a-t-on sagement fait en réservant dans une salle voisine, une large place à cet aspect de son œuvre. Son auto-portrait est un exemple de l'humilité du



« La partie de cartes » de Henri De Braekeleer. (Cliché Musée d'Art Moderne - Bruxelles.)



« Après l'Orage » d'Hippolyte Boulenger. (Cliché Musée d'Art Moderne - Bruxelles.)

classique qui s'efface devant son modèle pour le regarder et le comprendre, avec une objectivité qui n'exclut pas la sensibilité. D'un modelé à la fois solide et délicat, la figure apparaît tout enveloppée de lumière; cet auto-portrait est incontestablement un chef-d'œuvre, de même que le portrait de son maître Louis David, traité dans des harmonies sourdes de vert et de gris empruntées à la palette même du grand peintre français. Ici, Navez, tout en demeurant en apparence fidèle à la manière néo-classique, renonce à la poursuite de la beauté idéale selon les théories de cette école, et se laisse empoigner par le réel et le souci du vrai. Il se révèle un fils authentique des anciens maîtres de chez nous par son goût des belles couleurs contrastées et son souci de perfection dans le rendu de la matière, particulièrement dans le beau portrait de la Famille de Hemptinne.

C'est en regardant ces portraits, et notamment le dernier, que l'on comprend l'influence que Navez exerça, en enjambant toute l'école romantique, sur les réalistes des années 1850 et suivantes.

Charles De Groux et Constantin Meunier suivaient le mot d'ordre réaliste de Courbet dans le choix de leurs sujets, mais, par la perfection de leur métier, ils demeuraient fidèles à l'enseignement de leur maître Navez en renouant avec la tradition flamande.

Ainsi feront également les autres réalistes qui auront en commun l'amour du beau métier adapté à l'aspect du monde sensible qu'ils choisiront de représenter. Verwée, le peintre des vigoureux troupeaux des pâturages des bords de l'Escaut, est un

maître artisan de la lignée des Snyders, Joseph Stevens, le peintre des chiens, est un réaliste de la même école, mais avec plus de sentiment. Son frère, Alfred Stevens, narrateur subtil de la vie parisienne du second Empire, corse son réalisme d'une sensibilité raffinée. En fait, l'étiquette réaliste s'applique à des artistes de tempéraments fort divers.

Issu du romantisme, Henry Leys s'est placé en dehors de toute école, ou plus exactement, a noué des attaches avec toutes les écoles. Peintre d'histoire, il est peut-être le seul tenant de ce genre que l'on regarde sans ennui à cause sans doute de la perfection de son dessin et aussi l'art avec lequel ses compositions sont éclairées par une lumière vraie.

Cette virtuosité à rendre les effets de la lumière naturelle sur les objets, Henri Leys en enseigna l'art à son neveu Henri De Braekeleer; mais l'élève dépassa le maître. On peut, dans la salle qui lui est consacrée au Musée d'Art Moderne, suivre le cheminement de ses recherches et retrouver en lui les principales étapes de toute l'évolution de la peinture au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Henri De Braekeleer, à ses débuts, savant petit maître intimiste, traverse le réalisme mais le dépasse bientôt pour atteindre l'impressionnisme de la première manière dans ses paysages « Vue de la Ville d'Anvers » et « La Rade d'Anvers »; dans certaines parties de ses « Joueurs de cartes », il utilise la technique des petites touches divisées de l'impressionnisme au second stade, pour aboutir, dans sa dernière œuvre « Femme du Peuple », au constructivisme de Cézanne.

D'autres réalistes avaient, eux aussi, évolué dans le sens de l'impressionnisme : Jan Stobbaerts, Artan le mariniste et Hyppolite Boulenger, qui, dans ses paysages, et notamment dans ses évocations de la Forêt de Soignes, donne de plus en plus d'importance à la lumière.

C'est avec eux que nous arrivons au premier impressionnisme, dont Guillaume Vogels est, en Belgique, le représentant le plus caractéristique. Ce premier impressionnisme continue le réalisme mais en enveloppant les objets d'un voile mouvant d'atmosphère qui en atténue la solidité, et cela, sans recourir à aucune innovation de technique.

L'impressionnisme du second stade est représenté chez nous par Emile Claus qui s'est enthousiasmé pour la technique particulière de l'impressionnisme

français; c'est en petites touches divisées de couleur pure qu'il traite ses effets de soleil dans le paysage flamand.

Son contemporain Théo Van Rysselberge aime surtout la figure qu'il traite en petites pastilles colorées selon la formule scientifique du français Seurat, et, comme ce dernier, en accentuant le jeu et la solidité des volumes.

Nous voici à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont je n'ai pu, faute de place, citer que les plus grands noms, ceux qui jalonnent l'évolution de la peinture au cours de ce siècle, qui fut, dans ce domaine, d'une richesse prodigieuse autant chez nous que dans d'autres pays.

Le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle se fait sans rupture brusque. Certaines traditions, comme le courant réaliste par exemple, avec Léon Frédéric et Frans Courtens, se sont maintenues jusqu'à nos jours.

Par contre, on pressent déjà les conceptions picturales du début du XX<sup>e</sup> siècle chez des artistes disparus avant 1900. Henri Evenepoel, par exemple, ce peintre exceptionnellement doué, mort hélas à 27 ans, qui, s'il est encore typiquement du XIX<sup>e</sup> dans ses charmants portraits d'enfants, montre, dans ses toiles d'Algérie, des stylisations et des raccourcis qui sont déjà dans la manière du XX<sup>e</sup>.

Car chaque siècle, au delà des particularismes d'écoles, possède certains caractères dominants. C'est ainsi que, dès l'aurore du XX<sup>e</sup> siècle, nous verrons l'artiste ne plus accepter l'univers tel qu'il est mais le reconstruire pour exprimer sa personnalité; dans cette reconstruction, il mettra l'accent tantôt sur la couleur (fauvisme), tantôt sur la solidité des formes (cubisme), ou bien encore il le réinventera au moyen d'éléments sortis de son imagination ou de ses rêves (surréalisme).

Rik Wouters appartient à la catégorie de ceux qui donnent la primauté à la couleur. Il a subi certes l'influence de l'impressionnisme mais il s'écarte des procédés de cette école en ce que sa touche s'élargit; ses tons sont plus montés, moins en nuances. Travaillant en matière mate, sur toile absorbante, son œuvre a un air de « fa presto » qui fait penser à l'aquarelle et qui contribue à créer cette atmosphère poétique qui lui est propre. Chose curieuse, ses compositions, harmonieuses transpositions du réel, mais sans aucune recherche de volumes, n'ont rien de sculptural, alors que Rik Wouters est cependant un prestigieux sculpteur dont quelques œuvres très belles ornent également les salles de notre Musée d'Art Moderne.

On ne peut parler de Rik Wouters sans évoquer son aîné, Auguste Oleffe, impressionniste dans ses extérieurs, apparenté à Manet dans le magnifique « Portrait de ma mère », il est profondément original dans « L'Homme du Phare », cette toile devant laquelle il est indispensable de s'arrêter parce qu'elle est un de ces chaînons dont je parlais tout à l'heure :

par sa volonté constructive, sa grandeur stylisée, cette œuvre annonce en effet les tendances de l'école expressionniste flamande.

Cette école, née comme on sait à Laethem-St-Martin, près de Gand, absolument indépendante de toute influence étrangère, se distingue par sa puissance d'expression. Cependant, les divers peintres que l'on groupe sous son vocable sont essentiellement différents, chacun ayant sa personnalité fortement tranchée, depuis le dessinateur minutieux qu'est Gustave Van de Woestyne jusqu'à cette force brutale de la nature qu'est Constant Permeke, en passant par le mystique Servaes et par l'intellectuel Gustave De Smet touché par le cubisme français.

Force brutale de la nature, avons-nous dit de Permeke, son univers c'est la glèbe et les êtres pesants et instinctifs qui y sont attachés, microcéphales mangeurs de pommes de terre, inquiétants comme les statues de l'île de Pâques, tels sont par exemple ses « Fiancés » solidement charpentés et sculptés dans les ocres argileuses. Ses paysages, vastes horizons de la plaine flamande, ont la même grandeur impressionnante mais ils ont plus de charme.

L'expressionnisme flamand eut un génial précurseur en Eugène Laermans. Ses personnages massifs



« Les Masques scandalisés » de James Ensor. (Cliché Musée d'Art moderne - Bruxelles.)

et lourds préfigurent ceux de Permeke mais dans un esprit essentiellement différent, en ce sens que chez Laermans la stylisation des êtres humains déformés par le travail sert à exprimer le cri de pitié et de révolte que lui arrache le spectacle des misères sociales, tandis que chez Permeke, il n'y a que peinture.

Une salle entière est consacrée à James Ensor, qui eut la chance de pouvoir vouer à la peinture une très longue et très glorieuse existence. Cette laborieuse longévité, jointe à une curiosité toujours en éveil et à un besoin continu de renouvellement, lui a permis d'édifier une œuvre multiple et variée, dont les divers aspects sont représentés dans notre musée. Du « Lampiste », qui est de 1880, aux « Masques singuliers » et au « Carnaval sur la Plage », en passant par la « Musique russe », la « Dame en Bleu » et la « Raie », on évolue du réalisme en tonalités sourdes au surréalisme en couleurs de plus en plus claires.

A la suite de la salle Ensor, deux salles sont réservées à la peinture étrangère, mais cette dernière est représentée surtout par des Français, ce qui est justice puisque, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle c'est la France qui donne le ton à toute la peinture occidentale.

Nous retrouverons chez les maîtres français les mêmes étapes que chez nous, mais avec, pour chacune, une avance de quelques années.

Cet ensemble embrasse toute l'évolution qui va de chefs-d'œuvre tels que le « Marat assassiné » de Louis David, « Auguste écoutant la lecture de l'Enéide » d'Ingres, et l'esquisse du plafond d'Apolon d'Eugène Delacroix, jusqu'à des représentants

des deux grands courants du début du XX<sup>e</sup> siècle : le Fauvisme, avec Matisse et Vlaminck, le Cubisme, avec André Lhote et Léger, dont les « Hélices », inspiré d'un thème mécanique, nous achemine vers la galerie de sortie. Là se trouvent assemblés sans distinction de nationalités, des exemples typiques de l'Art contemporain : le Surréalisme, avec la « Crucifixion » de Delvaux; la Peinture abstraite, avec la « Géométrie » de Dominguez; « La ville blanche » d'Anne Bonnet, « Le Printemps Bleu » de Jean Milo, « Les Fleurs-Arêtes » de Max Ernst, « La Pergola verte » de Graham Sutherland, sont aussi à première vue du ressort de la peinture abstraite; leurs titres cependant nous aident à remonter à la sensation initiale.

Cette peinture non figurative n'appelle aucun commentaire; il suffit qu'on la regarde pour le seul plaisir des jeux de couleur, de lignes ou de formes.

Expressions des préoccupations esthétiques de notre époque, qui ne sont pas encore entrées dans l'Histoire; de ces témoignages, notre Musée d'Art Moderne se devait d'acquérir des exemples typiques pour constituer le fond nécessaire à l'instruction des générations futures.

M. J. CHARTRAIN-HEBBELINCK,  
Graduée en Histoire de l'Art et Archéologie.

N.B. — Nous signalons aux amateurs l'existence d'un service de Visites Guidées, ainsi qu'un cycle annuel de Conférences dominicales (à 10 h. 30) organisées par la Diffusion Artistique des Musées Royaux des Beaux-Arts, 9, rue du Musée, à Bruxelles. On peut s'y adresser par écrit pour obtenir tous les renseignements et programmes.

#### COTISATIONS 1956

Voici venu le moment de penser au renouvellement des cotisations. Nous nous permettons d'insister auprès de nos membres pour qu'ils se mettent en règle dès à présent, afin d'éviter toute interruption dans le service du bulletin.  
(C.C.P. n° 3857.76. — Dernier délai 15-1-1956.)

# La Grand'Place de Bruxelles

par André JANSEN.



Flèche de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, symbole de l'émancipation des communiers bruxellois.

(Photo « Les Frères Haine ».)

Il est devenu banal de prétendre que la grand-place de Bruxelles est un exemple unique de l'architecture civile du moyen âge. Et pourtant nous avons vu la Plaza Mayor de Madrid avec ses galeries couvertes et son style espagnol du XVIII<sup>e</sup>. Nous avons admiré la colonnade gigantesque de la place Saint-Pierre à Rome. Nous connaissons tous cette ancienne place du Trône qui est devenue à Paris la prestigieuse place de la Concorde. Aucune de ces merveilles n'évoque pour nous la splendeur passée des corporations médiévales, la richesse d'une bourgeoisie locale, le charme aussi de réunir sur un étroit périmètre autant de monuments d'un style quasi identique évoquant avec l'éloquence de la pierre les plus belles pages de notre histoire nationale.

Je ne vois pour ma part que la Piazza del Campo, la place en forme de conque, qui réunisse à Sienne en Italie des attraits comparables bien que distincts.

La Grand'Place de Bruxelles, c'est en effet de symbole de notre force communale, c'est le témoignage de l'architecture civile des Flandres, c'est le théâtre même de nos principaux événements historiques.

Il me paraît superflu de vous rappeler que tous les héros qui ont lutté pour nos libertés, pour notre indépendance, ont versé leur sang sur l'échafaud

que l'occupant y avait dressé. Je songe ici à l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes, condamnés par le duc d'Albe, à la torture endurée par Everard l' Serclaes en 1588. Toutefois les grandes fêtes communales s'y sont célébrées à travers les âges. Plus près de nous, les cortèges folkloriques aboutirent régulièrement devant l'hôtel de ville et les manifestations patriotiques ou d'enthousiasme populaire y ont trouvé un cadre à la hauteur de leurs sentiments. Je songe notamment à l'hommage rendu par Bruxelles à ses libérateurs, reçus en grande pompe à l'hôtel de ville en 1944.

Ce décor prestigieux a d'ailleurs été remis en état par un éminent échevin des Beaux Arts de la ville de Bruxelles. A la fin du siècle dernier, Charles Buls a voulu rendre à la Grand-Place son aspect de jadis. Archéologues et architectes l'ont aidé à restaurer avec beaucoup de soin la plupart des monuments qui composent l'ensemble. C'est ainsi que l'on a reconstruit de toutes pièces la fameuse Maison du Roi d'après des documents anciens. Enfin l'entretien de toutes les façades de la Grand'Place a été garanti par la ville de Bruxelles, moyennant une modeste contribution des propriétaires riverains.

Cette année même, on vient de procéder à un rafraîchissement des dorures et ornements des frontons et des cartouches des façades Est et Ouest de la place. Enfin ce merveilleux procédé d'illumination nocturne prête au décor historique un aspect à la fois féérique et théâtral qui renouvelle chaque fois l'attrait d'une visite. Qui a pu résister au charme d'un léger détour de son itinéraire pour revoir ce spectacle magnifique, un samedi soir ?

Et pourtant les styles des édifices diffèrent. Le gothique y voisine avec le baroque. L'art flamand rencontre la tradition italienne. Mais tout cela est fondu dans un harmonieux ensemble brabançon. Paul Fierens dit très bien que la Grand'Place est « une place médiévale en habits baroques ». Il faut y ajouter que l'esprit même de notre peuple s'y révèle aisément. Le goût du luxe, le désir du confort, le souci de l'art et l'amour des lignes classiques rationnelles, tout cela se retrouve dans le verticalisme des compositions, dans ces pignons dentelés mais aigus, dans ces fenêtres régulières à meneaux de pierre, dans cette sculpture toujours présente « qui anime les pleins et comble les vides ».

Gérard de Nerval a joliment vanté la flèche de l'hôtel de ville (1). « Cette splendide tour ajourée »

(1) On vient d'en célébrer le cinquième centenaire.



Tympan du porche de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.  
(Copyright A.C.L.)

a dit Albert Dürer, s'élève à près de 90 m. au-dessus du sol. Jan van Ruysbroec a édifié sur une base carrée à quatre degrés un triple corps octogonal. Une flèche pyramidale le surmonte encore. Elle supporte un St Michel de cuivre terrassant le dragon. Notons que la table de pierre qui supporte cette girouette a plus de 5 m. de diamètre et le St Michel atteint 5 m. de haut. La langue du démon à elle seule dépasse 40 cm.

Lorsque l'on considère l'hôtel de ville de face, on remarque immédiatement que le porche ne se trouve pas dans l'axe de la tour. Cela tient au fait qu'une des deux ailes de l'édifice a été ajoutée après la construction de la tour. (Le suicide de l'architecte à ce sujet est légendaire.)

Approchons-nous maintenant de ce porche. Au tympan nous remarquons St Sébastien, patron des archers, St Christophe, patron des arquebusiers et St Michel, patron des escrimeurs, St Georges, patron des arbalétriers ainsi que St Géry, l'évêque de l'île.

De gracieuses statues de femmes occupent les trumeaux d'angle (la Paix, la Prudence, la Justice) ainsi que d'intéressantes sculptures de 8 prophètes.

En pénétrant sous le porche nous aboutissons à la cour intérieure qui comprend une aile gothique et une aile Louis XIV. Des fontaines y représentent l'Escaut et la Meuse et au sol se notent les dates de construction de l'hôtel de ville.

L'aile qui se place du côté de la rue de l'Amigo était l'ancienne halle au drap, du XIV<sup>e</sup> siècle disparue après le bombardement de Villeroi.

Là n'est donc pas l'intérêt. A part la belle salle gothique du 1<sup>er</sup> étage où se déroulent les grandes fêtes et les bals, les cabinets des échevins assez joliment meublés, l'intérêt du bâtiment réside dans sa façade extérieure.

L'aile gauche date de 1402. Elle comprend un portique à onze arcades. Au-dessus du bel escalier aux lions, les deux culs-de-lampe historiés datent du XV<sup>e</sup> siècle. Les fenêtres de l'étage à meneaux de

Pierre sont de style Renaissance bien que les ornements de la façade soient purement gothiques comme l'ensemble de l'aile droite qui comprend six arcs supplémentaires. C'est là que l'on remarque trois chapiteaux historiés sous la voûte. Le premier évoque le « schupstoel » = l'entassement des chaises, désignant l'ancienne maison de l'Estrapade. La deuxième évoque la cave aux moines ou « papenkelder ». La troisième désigne la « moorhuis », la maison du Maure. Ces trois enseignes rappellent les trois maisons qui ont été expropriées pour l'édification de la seconde aile de l'hôtel de ville, par Jean van Ruysbroec. Le reste a été construit par Jacques van Thienen. Ces détails sont rappelés aujourd'hui sous la maison de l'Amman à côté du mémorial à l'« Serclaes ».

Derrière nous, la maison du Roi dresse sa façade imposante. Elle a connu pourtant bien des vicissitudes. Au XIII<sup>e</sup> siècle les ducs de Brabant y construisirent la halle au pain (la Broodhuis) qui changea d'affectation au siècle suivant. Les services financiers du duc y tinrent leurs assises. On y recevait les impôts, mais le délabrement força bientôt la destruction.

Entre 1515 et 1536, on reconstruisit un bel édifice dans le style gothique tertiaire, sur pilotis, en raison du sous-sol marécageux. La « maison ducale » connut alors les diverses occupations, de l'espagnole à l'autrichienne. En 1767, sous l'occupation française, elle devint « maison du peuple » et subit évidemment les pires outrages. On décida de la détruire complètement en 1860 afin de refaire un bâtiment durable, aux assises stables et digne du cadre qui l'entourait. Les travaux menés avec beaucoup de soin d'après des plans d'époque dressés par des archéologues permirent de terminer l'édifice actuel en 1896. On y a installé un musée communal et depuis quelques années la conservatrice y organise des expositions temporaires de grande valeur. « Bruxelles au XV<sup>e</sup> siècle » fut une des plus réussies. Notons également que le musée communal contient la plus grande partie des chapiteaux, des sculptures et des bas-reliefs originaux de l'hôtel de ville pour éviter les attaques du temps. Tout ce que nous voyons en plein air ne sont donc que des refaçons modernes.

Après avoir admiré la Maison du Roi et l'hôtel de ville, nos regards se portent tout naturellement vers les façades occidentales de la Grand'Place. Les dorures en ont été rafraîchies en 1954.

A l'angle de la rue au Beurre se dresse l'ancienne maison des boulangers, reconstruite en 1696 à l'enseigne du roi d'Espagne, après le bombardement de Bruxelles, l'année précédente par le maréchal de Villeroi.

Cet événement exige quelques rappels historiques. En 1695 Louis XIV est en guerre avec l'Espagne qui occupait nos provinces. Les troupes françaises victorieuses approchent de Bruxelles.



La Maison du Roi.  
(Photo Burton - C. G. T.)

A la mi-août 1695, le maréchal place ses batteries d'artillerie sur le territoire de Molenbeek-St-Jean, à l'emplacement de la ferme de Ranslori. Le 15 août, 18 grosses pièces et 25 mortiers bombardent la ville à boulets rouges en prenant l'hôtel de ville pour cible. Cette attaque criminelle se poursuit pendant une nuit et un jour. Lorsque l'incendie, allumé au cœur de la cité, put être maîtrisé, on jugea de l'ampleur du désastre : 5.850 maisons détruites, 460 endommagées. Parmi elles : l'Hôtel de Ville, la Halle aux Draps, la Maison du Roi, la Boucherie communale, les hôtels d'Arenberg, de Bergeyck, etc. Quantité de familles étaient réduites à la misère ou à la mendicité.

Grâce au courage et à la persévérance de la cité, les travaux de déblaiement commencèrent immédiatement. On profita des circonstances pour rectifier, élargir et rehausser certaines rues proches de la Grand'Place. Le Gouvernement prit aussi des mesures pour faciliter la reconstruction et à la signature de la Paix de Rijswijck, en 1697, le désastre était en grande partie réparé. La reconstruction totale des maisons de la Grand'Place fut terminée en moins de 4 ans; ce qui provoqua l'admiration et les éloges de tous les étrangers.

Par un hasard plein d'humour, le successeur de Charles II d'Espagne en 1700 allait être Philippe V, le petit-fils de Louis XIV. Ce fut l'origine de la guerre de Succession d'Espagne.

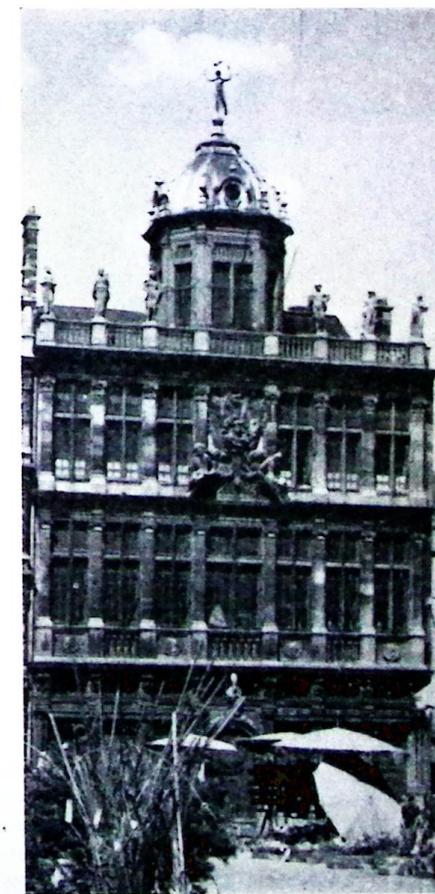
C'était donc deux ans avant la mort de Charles II que cette maison du Roi d'Espagne fut reconstruite.

C'est ce qui explique la présence du buste du Roi avec les ornements symboliques des trophées de guerre, et des sculptures représentant un prisonnier maure et un prisonnier indien.

Au même niveau de la façade on remarquera les médaillons des empereurs romains : Marc-Aurèle, Nerva, Dèce et Trajan. L'inscription latine mentionne que les boulangers placèrent ces trophées à la gloire de Charles II. La balustrade supérieure supporte les statues mythologiques d'Hercule, de Cérès, du Vent, du Feu, de l'Eau, etc.

Tout récemment, on a transformé cette maison des boulangers en une accueillante taverne avec un feu ouvert central assez original. Des bannières bruxelloises et des vessies lumineuses jointes à des grandes marionnettes créent un décor folklorique assez réussi. On apprécie surtout la vue nocturne de la Grand'Place que dispense la galerie de ce cabaret très fréquenté.

(A suivre.)



La Maison du Roi d'Espagne, ancienne maison des boulangers.  
(Photo Dédé - C.G.T.)

# Bruxelles, pendant la Bataille de Waterloo<sup>(1)</sup>

**J**AMAIS capitale ne se révéla plus aimable et plus séduisante que Bruxelles en cette année 1815. C'est que la paix ramenait la tranquillité et les plaisirs et nul ne se doutait que la guerre, tout à coup, allait répandre la terreur parmi une population accueillante à une garnison étrangère et aux nouveaux touristes venus d'Angleterre.

contre « L'Usurpateur », Guillaume, prince d'Orange, en vertu du traité de Paris du 30 mai 1814, s'empresse de prendre le titre de Roi et réalise ainsi le malencontreux amalgame Belgique-Hollande. Le duc de Wellington arrive dans la capitale brabançonne et est nommé commandant en chef des troupes britanniques sur le continent. Des renforts débar-



La sortie du bal...

Aussi, au cours des premiers mois, ce ne sont que réjouissances, courses de traîneaux au Parc et à l'Allée Verte, revues des régiments de l'armée belge en formation, des contingents anglais, brunswickois et hanovriens, représentations théâtrales, concerts, banquets et bals...

Cette euphorie devait se prolonger jusqu'au mois de mars. Le 10 de ce mois, soudain, on apprend que Napoléon, relégué à l'île d'Elbe, a débarqué en France. Le Congrès qui, à Vienne, réunit souverains et diplomates, s'agite et décide de lutter à outrance

(1) Sous ce titre, M. Théo Fleischman, en collaboration avec Winand Aerts, fait paraître un livre important à la Renaissance du Livre (Bruxelles).

quent à Ostende car la Belgique est considérée comme le futur théâtre des hostilités.

La ville, cependant, reste très calme, ne se rendant pas compte de la menace qui pèse sur elle et sur le pays. On ne croit pas que Napoléon attaquera. Néanmoins, le 14 juin, on signale des mouvements de troupes à la frontière. Wellington, impassible, prend des mesures pour que la garnison soit en état d'alerte puis il se rend, dans la soirée du 15, au bal que le duc et la duchesse de Richmond offrent en leur hôtel de la rue de la Blanchisserie.

Le bal de Waterloo ! L'image et la poésie l'ont généreusement exploité... C'est que cette fête splendide se déroule dans une singulière atmosphère. On

ignore encore l'avance rapide des Français qui ont franchi la frontière le 15 et pris Charleroi. Se mêlant à la musique des danses on entend l'appel des bugles et des tambours qui rassemblent les troupes. Vers minuit, alors qu'on sert le souper, on vient avertir secrètement Wellington de l'attaque des Quatre-Bras. Sans perdre son sang-froid, il donne confidentiellement l'ordre d'avancer le départ des régiments. Un à un, les officiers quittent le bal...

Les Bruxellois, massés autour du Parc, place Royale, au Coudenberg, porte de Namur, assistent à l'émouvant départ des troupes dans la matinée du 16. Vers 2 heures de l'après-midi, ils entendent le canon. De fausses nouvelles circulent aussitôt : les Alliés reculent... Les Français sont déjà dans la Forêt de Soignes... Ils vont pénétrer dans la ville et la piller... aussitôt, c'est la débandade. On fait les paquets. Les familles anglaises fuient vers Gand et vers Anvers. Et là aussi règne la panique.

Dans la soirée, enfin le calme renaît. On n'entend plus l'artillerie. On se rassure un peu en espérant une nuit tranquille quoique l'on ignore tout des événements. Or, ceux-ci ont été fulgurants : Napoléon a réalisé la première partie de son plan; il a séparé les Prussiens des Anglais, battu Blücher à Ligny, et lancé Ney à l'assaut du carrefour stratégique des Quatre-Bras. C'est le canon des Quatre-Bras qu'on a entendu à Bruxelles.

Dans la nuit du 16 au 17, les habitants sont brutalement réveillés. Un convoi traverse la ville au grand galop et des cris s'élèvent : « Les Français sont là ! »... Immédiatement, c'est un invraisemblable tumulte. Les gens courent ça et là, à la recherche de chevaux et de voitures. Vers 6 heures du matin, nouvelle panique. Une jeune anglaise, Miss Waldie, qui loge à l'hôtel Belle-Vue, se souviendra longtemps de cette aube dramatique : « Des coups violents » frappés à la porte nous réveillèrent en sursaut. » On entendait crier : « Les Français ! les Français » sont là !... » Au même instant, quelques cavaliers traversèrent la place comme des fous, entraînant dans leur fuite tout le charroi qui s'y trouvait parqué, et dont une partie s'engouffra au galop dans la Montagne de la Cour. La place se vida comme par enchantement. Des gens affolés couraient... » Tout ce monde était mêlé, gesticulait, criait, poussait, se lamentait, jurait, vociférait à qui mieux mieux, en flamand, en anglais, en français. Aux cris de colère, d'impatience et de terreur, succédèrent bientôt les coups, et ceux qui ne purent obtenir des chevaux s'en emparaient de force... L'arrivée des Français ne faisait pas, à ce moment là, le moindre doute, et je dois avouer honnêtement que non seulement j'étais effrayée, mais que j'appris alors ce que pouvait être la terreur. »

Vers la fin de la matinée du 17, le calme se rétablit. Mais les nerfs sont tendus et il faut peu de chose pour faire renaître la peur. Et ce peu de chose se produit.

Dans l'après-midi du 17, Wellington avait ramené ses troupes des Quatre-Bras vers Mont-St-Jean. Napoléon l'avait ardemment poursuivi et avait fait tonner ses canons vers les Anglais qui prenaient position sur le plateau. Or, à cet instant, dans la forêt de Soignes, un convoi de bagages s'acheminait vers Bruxelles conduit par des paysans réquisitionnés. Ces pauvres gens, en entendant la canonnade, avaient pris peur et s'étaient lancés au galop. Ils étaient entrés ainsi dans la ville, en criant d'épouvante.

Instantanément une nouvelle panique se déclenche et, de nouveau, de longues files de fuyards se dirigent vers Anvers.

Les partisans de Napoléon — ils sont encore nombreux — relèvent la tête. Les autorités affichent des bulletins mensongers qui ne rassurent personne. On sait maintenant que la bataille décisive va se dérouler dans les plaines brabançonnnes.

L'aube du dimanche 18 juin se lève. Le temps est orageux. Des averses gignent sur le pavé. A 11 heures et demie, on entend le canon. On l'entendra jusqu'au soir. La foule se masse sur les anciens remparts et au-delà des portes de Namur et de Hal. Une fois de plus, des bruits alarmistes circulent. Il y a des paniques inexplicables dans les églises. Des fuyards paraissent qui répandent de terrifiantes nouvelles, des blessés aussi, qui font de tragiques récits... L'angoisse est à son comble. Elle se prolonge jusqu'au milieu de la nuit, puis subitement, la grande nouvelle est annoncée : Wellington est vainqueur !

C'est une explosion de joie. On acclame les Alliés. On s'embrasse, on danse. Bruxelles est délivrée de sa peur et illumine.

Les jours suivants, la ville allait être convertie en un vaste hôpital et devenir réellement la capitale de la charité. Plus de 20.000 blessés l'envahissent, qui sont accueillis par les habitants dans les établissements publics. On en hospitalise aussi sous des tentes dressées entre la porte de Namur et la porte de Louvain et dans des baraquements construits hâtivement près du village d'Etterbeek. Les Bruxellois sont admirables de dévouement et de charité. Ils prodiguent sans cesse secours et consolations, sans distinction entre vainqueurs et vaincus. Entre-temps de nombreux curieux ont frété des équipages pour visiter le champ de bataille. Une vision d'épouvante les y accueille. Plus de 10.000 tués et 56.000 blessés, tel est l'effroyable bilan de cette bataille. Pendant de longs jours, on travaillera à enterrer ou brûler les morts, à ramasser les blessés. Pendant des semaines, la capitale gardera son visage de guerre. Des éloges unanimes lui seront décernés. C'est que, cette tâche humanitaire, accomplie spontanément et sans défaillance, restera pour toujours l'honneur de Bruxelles.

Théo FLEISCHMAN.

## Reprise le lundi 21 novembre 1955 des Midis du Tourisme

Cette reprise est aussi l'ouverture de la campagne de propagande touristique de la Fédération de 1955-1956.

Il y eut à la Fédération le 21 novembre, l'accueil chaleureux des amis du tourisme brabançon, fidèles auditeurs de ces Midis. Cet accueil s'exprimait dans le sentiment qui unit ces amis à la phalange sans cesse élargie de ceux qui, par la parole et la plume, magnifient à la tribune de la Fédération ou dans son bulletin d'information, le Brabant du passé et la pérennité de l'attrait de ses sites sur nos artistes et nos chasseurs d'images.

Communauté de sentiments: c'est en son nom que furent salués à ce premier midi du 8<sup>e</sup> cycle, les trois présences des dirigeants de la Fédération: son président d'honneur, M. le Gouverneur du Brabant, son président effectif, M. le Député permanent, Léon Cantillon et son vice-président, M. Albert Marinus.

A ces présences étaient venues se joindre des mandataires provinciaux et communaux, des délégués des grands organismes touristiques, des délégués de la presse. S'inspirant de l'atmosphère créée par cet accueil, M. de Néeff, Gouverneur du Brabant, prononçait l'allocution suivante:

« Je resterai... Mesdames, Messieurs, dans le sillage de ce qui vient d'être dit, comme je suis resté... en acceptant la présidence d'honneur de la Fédération brabançonne... dans le sillage de mes prédécesseurs feu les Gouverneurs Baron Houtart et Demets qui avaient pressenti les destinées d'une organisation touristique en cette province.

Ce 8<sup>e</sup> cycle des midis du tourisme, inauguré par la haute personnalité de l'enseignement supérieur qu'est le Vicomte Terlinden, professeur à l'Université de Louvain, donnera une consécration à ce splendide instrument de propagande que sont ces Midis et qui, sur le plan des évasions spirituelles sont venus se joindre à ceux des concerts de midi et des midis de la poésie.

Septante-six conférenciers se succédèrent, au cours des sept cycles précédents, à la tribune de la Fédération, exaltant l'âme du Brabant, soulignant la nécessité de l'expansion du tourisme dans notre belle province, et démontrant quelle richesse représente cette industrie sur le plan de notre économie nationale.

C'est bien judicieusement qu'il a été rappelé que les midis brabançons ont utilement contribué à la formation intellectuelle et civique de notre jeunesse par leur valeur éducative, philosophique et par la puissance d'inspiration de nos penseurs et artistes des sites brabançons.

Les espoirs de mes prédécesseurs ont donc été confirmés, dépassés même. Le sentiment qui anime tous les amis

du tourisme brabançon, et que je partage avec ferveur, a créé une force nouvelle et agissante qui élargira encore l'œuvre du début par la saine influence de l'interprovincialisme touristique.

J'envisage comme certain, à la lumière du mouvement touristique international que provoque la préparation de l'exposition de Bruxelles en 1958, la consécration de cet interprovincialisme dont la Fédération brabançonne est une des premières à avoir prêché, par ses conférenciers, par ses articles et par ses rapports, l'indispensable croisade.

Je remercie donc aujourd'hui tous ceux qui ont apporté leur concours à ces réalisations et j'applaudis à l'esprit, au sentiment et à l'idéal qui animent la Fédération brabançonne.

Je cède maintenant la parole à notre judicieux Vice-Président, M. Albert Marinus, à qui la Province de Brabant et la Fédération doivent tant de reconnaissance pour l'application de ses émouvantes connaissances folkloriques au profit du tourisme brabançon et national ».

Le bulletin d'information de la Fédération, décembre 1955, a donné le compte rendu de cette première et de la conférence qu'y fit le Vicomte Terlinden. Ce compte rendu est une relation parfaite de ce qu'était un voyage dans le Brabant du XVII<sup>e</sup> siècle avec arrêts à Malines, Louvain, Bruxelles et Tervuren.

Dans sa péroraison, le conférencier, professeur à l'Université de Louvain, mettait l'accent sur l'importance de l'apport du folklore à l'intérêt général du tourisme. Il concluait en souhaitant la parution à nouveau du Bulletin du Folklore Brabançon, messenger et diffuseur des études et recherches folkloriques.

Discours, présences, vœux, remerciements adressés au conférencier par le Vice-Président de la Fédération avec l'à-propos et la largeur de vues qui lui sont habituels, avaient éclairé, une fois de plus les buts assignés à la Fédération.

Par cet ensemble, à la communauté de sentiments caractérisant l'atmosphère de cette première manifestation de la reprise de la propagande de la Fédération pour 1955-1956, était venue se joindre la claire conscience du sens désormais élargi à donner aux devoirs nouveaux de la Fédération Brabançonne.

Jules JANSON,  
Secrétaire permanent de la Fédération  
Touristique de la Province de Brabant.

## Midis du Tourisme

28 novembre 1955 :

### GAASBEEK SEPT SIECLES DE FASTES ET DE DRAMES

par M. Maurice Roelants, Conservateur

M. Maurice Roelants, écrivain flamand de réputation européenne, nommé, il n'y a guère, conservateur du château de Gaasbeek, est venu nous parler du château et des collections qu'il contient et dont il a désormais la garde.

Il débute par une constatation plutôt amère, c'est qu'à l'inverse de ce qui se passe dans les grands châteaux historiques à l'étranger, la grande masse des gens de chez nous ignore tout de ses grandes demeures historiques. Ce n'est hélas que trop vrai.

Nous avons, aux portes de Bruxelles, un château qui est en quelque sorte le reflet de toute notre histoire brabançonne depuis 7 siècles, où 7 familles princières se succédèrent et où les différents régimes laissèrent leur empreinte.

Dès 1284, Henri de Louvain y signa une charte réglant le droit coutumier, charte très remarquable en ce qu'elle limite les prérogatives personnelles du prince.

Le siècle suivant est celui des luttes féodales et du développement des communes. Sweder d'Acoude, d'origine hollandaise, allié aux de Hornes, aura une influence considérable sur les affaires du duché. Il est à l'origine du meurtre d'Everard 't Serclaes, ce qui amènera le siège et la destruction de son château par le peuple bruxellois.

Le temps passe et ce sont à présent les guerres de religion qui trouveront leur écho à Gaasbeek. Lamoral d'Egmont qui sera décapité à la Grand-Place en 1568 y vécut des jours qu'il est permis de croire heureux. Rappelons qu'un Warfusée se rendit odieux par l'assassinat de Laruelle, bourgmestre de Liège.

Le XVII<sup>e</sup> siècle voit les Scockart comme maîtres de Gaasbeek et qui y donnent un lustre nouveau. Messire Scockart, au service de Charles II d'Espagne participe à la rédaction du traité de Rijswijk, où l'on peut voir l'origine de l'idée d'unification européenne actuellement à l'ordre du jour. On admirera à Gaasbeek deux aiguères de vermeil qui furent offertes au plénipotentiaire.

Les derniers seigneurs de Gaasbeek sont les d'Arconati-Visconti, le comte italien d'Arconati ayant épousé en 1767 une petite-fille de Scockaert. Tout un siècle verra les Arconati-Visconti à Gaasbeek. Un des plus cé-

lèbres est Paul Arconati-Visconti qui fut nommé maire de Bruxelles par Bonaparte. Son faste était légendaire. Ce goût du faste, il l'avait ramené de Turquie et ses attelages faisaient courir tout Bruxelles. La veuve du Marquis d'Arconati-Visconti légua par voie testamentaire son admirable domaine à l'Etat belge en 1925.

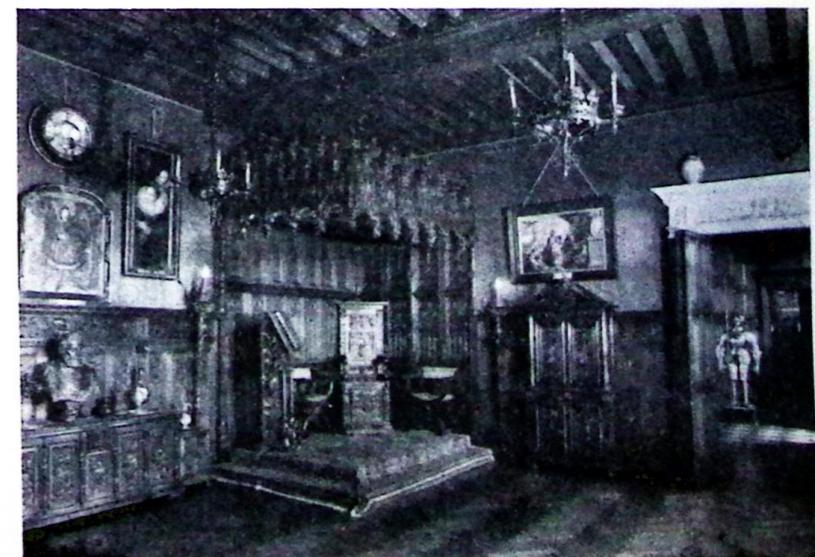
Ce domaine a donc aujourd'hui M. Maurice Roelants comme conservateur. Il va nous faire faire le tour du propriétaire et, aidé des diapositives de la Fédération et de sa collection personnelle, nous montrer toutes les merveilles accumulées pendant des siècles.

Vues de l'extérieur déjà connues de nos auditeurs, détails d'architecture, vues du parc et des monuments qu'il contient: pavillon, chapelle, arc de triomphe.

Mais c'est l'intérieur qui va surtout retenir l'attention car c'est là que M. Roelants a déjà accompli la plus grosse besogne d'aménagement, de sélection et de présentation des œuvres d'art. Nous n'entrerons pas ici dans le détail, ce qui nous entraînerait trop loin? Laissons à chacun la surprise lors d'une prochaine visite. Disons seulement que peintures, tapisseries, bronzes, marbres se présentent aujourd'hui débarrassés des non-valeurs et témoignent ainsi de la valeur humaine de l'histoire de Gaasbeek.

Dans sa conclusion, le conférencier rappelle la visite que lui a faite récemment Georges Duhamel et qui lui dit: « Conserver c'est créer ». Cette devise, M. Roelants l'a fait sienne et nous pouvons être assurés qu'il suivra énergiquement la voie qu'il s'est tracée.

Son succès fut très vil et les applaudissements nourris qui saluèrent sa péroraison lui sont le sûr garant d'un



La salle nouvellement aménagée sous la tour de Mélsinde.  
(Copyright A.C.L.)

mouvement touristique considérable vers le domaine qu'il administre avec tant de dynamisme et de compétence.

5 décembre 1955 :

## GASTRONOMIE ET TOURISME

par M. Albert Marinus.

C'est notre Vice-Président qui a aujourd'hui la parole, donc inutile de dire que ce ne sera pas un Midi comme les autres. Pas de rideaux tirés, pas de lanterne, pas d'écran, mais un buffet particulièrement bien garni. Un Midi anecdotique qui s'adressera autant à l'estomac qu'au cerveau. Le conférencier qui se veut amusant débitera par un peu de statistique.

M. Marinus qui, comme chacun sait, est un pince-sans-rire, rappelle la citation d'un ministre qui dit un jour que la statistique est l'art de mentir avec précision. Mais, appliquée à la gourmandise, elle va être très utile. Cette gourmandise est-elle un péché ou une vertu ? Une vertu plutôt. Dans bien des circonstances importantes de la vie publique ou privée, ne se réunit-on pas autour d'une table ? De nombreux touristes ne s'intéressent-ils autant aux menus et aux restaurants qu'aux monuments et œuvres d'art de la ville qu'ils visitent ?

Dans un rapport du Commissariat Général au Tourisme, nous lisons que le tourisme est par ordre d'importance, la quatrième industrie du pays. Il s'agit donc de le prendre en très sérieuse considération.

Mais revenons à l'importance de la gastronomie. Tenons compte du faible de l'homme pour son palais. Certains menus ne parlent-ils pas d'amuse-gueules !

Le conférencier examine à présent la situation en Belgique et fait part de certaines considérations, fruits de ses nombreux déplacements dans le pays et à l'étranger. Il le fait avec cette franchise qui le caractérise.



Les chicorées Witloof à l'anglaise.  
(Cliché Office Nat. des débouchés agricoles et Horticoles.)

La cuisine belge dit-il, est excellente, les bons restaurants nombreux. L'opinion de l'étranger : la cuisine belge est bonne mais monotone. Comparons 100 menus, nous trouverons les mêmes plats. Seul le prix variera selon le cadre, la présentation, le snobisme qui s'attache à certaines maisons. A ce propos une anecdote. Un congrès international de la poste réunit en Belgique 450 étrangers qui y firent un séjour de 6 semaines. Ils firent des excursions dans tout le pays les samedis et les dimanches. Ils furent répartis en divers restaurants mais les menus étaient stéréotypés. On trouvait partout la longe de veau jardinière.

A Arlon, ville peu touristique cependant, un effort vers l'originalité avait été tenté. On servit du jambon d'Ardenne avec fèves de marais (légume qui n'est pour ainsi dire plus servi au restaurant) une pièce de gibier avec sauce spéciale et pour dessert de la tarte aux prunes à quetsch. A Malines, ce furent des asperges de Malines, de la poularde de Malines.

Que répondront à cela les restaurateurs ? Ils disent : c'est la clientèle qui a des goûts standardisés. Quand nous présentons un plat spécial, il nous reste pour compte. Ce plat par sa préparation non mécanisée, les condiments nécessaires, est d'un prix plus élevé. Nous sommes à l'ère du beefsteak frites, de l'œuf à la russe et du filet de hareng.

Pour bien manger, il faut le temps. Autrefois les menus portaient même, pour certains plats, le temps nécessaire à leur préparation. Bien manger est aussi un art, et la plupart manquent de préparation artistique. Il importe donc d'essayer de se corriger, d'échapper à cette monotonie.

Mais y a-t-il moyen en Belgique de faire une cuisine variée ? Comparons avec les pays qui nous entourent. Les différences sont grandes et nombreuses. En France, la superficie, la latitude, la nature du sol, les produits, tout est différent. Cela permet donc un beaucoup plus grande variété. En Italie, on trouve cent façons d'accommoder les pâtes, mais malgré cela, finalement on a aussi une impression de monotonie. Tous les autres pays d'Europe sont inférieurs à la Belgique au point de vue culinaire. En Angleterre, en Allemagne, en Autriche, la cuisine est plus fruste ou plus lourde sauf dans les restaurants étrangers installés dans ces pays.

M. Marinus a demandé à Gaston Clément de lui dresser une liste des plats spécifiquement belges. Cette liste, la voici :

- Le haricot de mouton,
- Le Waterzoei de poisson ou de poulet.
- Les Choesels,
- Les carbonnades flamandes,
- Les oiseaux sans tête,
- Le lapin aux pruneaux,
- Le boudin aux raisins.

Ces plats sont-ils exclusivement belges se demande M. Marinus ? Le haricot de mouton se rencontre dans tous les pays.

Le bœuf bourguignon ou la goulash hongroise ne sont que légères variantes de nos carbonnades. Par contre ne figurent pas dans cette liste l'Oie à l'instar de Visé et l'Oye de Nivelles dont le conférencier a donné la recette dans son grand ouvrage : « Le Folklore Belge ». Ce plat est même ignoré d'une dame nivelloise présente dans la salle. L'information est cependant de première main puisque cette Oye de Nivelles fut dégustée par M. Marinus chez un Nivellois qui lui en donna la recette.

Insistons encore sur l'attrait du plat régional et regrettons la cuisine standardisée telle qu'elle se répand de plus en plus.

Des légumes qui furent de chez nous sont actuellement cosmopolites. Le chou de Bruxelles connu depuis 1215 est aujourd'hui répandu jusqu'en Australie où il n'y a guère eut lieu la fête du chou de Bruxelles à l'occasion de son 740e anniversaire. La chicorée de Bruxelles est en train de conquérir le monde. Une fidèle auditrice intervient même pour signaler que c'est en 1850 que ce légume naquit. Des chicorées cachées pour ne pas être livrées aux Hollandais fermentèrent et donnèrent naissance au witloof. M. Marinus remercie la dame de son intéressante contribution et signale encore qu'il n'y a pas si longtemps, chaque chicorée enveloppée dans du papier d'argent se vendait aux Etats-Unis un dollar la pièce.

Mais le temps a passé. Il y avait encore beaucoup de choses à dire sur les bières, les fromages, mais il faut se borner. M. Marinus tient cependant à dire encore quelques mots sur les spécialités présentées aujourd'hui.

Il y a à la couques d'Asse qui sont faites selon une recette qui rappelle celle du pain à la grecque qui n'a rien de grec. Le nom en proviendrait d'après certains du nom d'un boulanger bruxellois qui s'appelait Grack. d'après d'autres de ce que son magasin était situé à la Wolfsgracht (Fossé aux Loups).

Il y a aussi les pains de saucisses de Diest qui, autrefois, se fabriquaient un peu partout en Belgique, notamment à Namur.

Pourquoi les spécialités ne sont-elles pas plus répandues ? La réponse est que la clientèle touristique n'est pas encore assez assurée, que le fabricant risque de ne pas écouler sa marchandise.

Il y a encore les Pepernoten de Montaigu, les tartes au malton du sud-ouest brabançon. Toutes ces friandises sont des éléments d'intérêt pour le touriste étranger, qui, en les ramenant chez lui, devient sans qu'il s'en doute, un excellent agent de propagande touristique.

M. Marinus termine en déclarant le buffet rouvert et en formulant le vœu que les estomacs le soient aussi. Une

distribution gratuite de speculoos est faite à tous les assistants. Ne sommes-nous pas à la veille de St-Nicolas ?

Applaudissements nourris et prolongés. Bonne humeur et bon appétit, telle est l'atmosphère particulière de ce midi assez particulier.

L.P.

12 décembre 1955 :

## LES TOURS QUI CHANTENT.

par M. Jef ROTTIERS.

Un midi d'expression flamande. C'est M. Jef Rottiers, carillonneur à Meise et à Malines, qui avait la parole. Il fit une étude fouillée et très documentée des carillons belges et plus particulièrement brabançons.

La place nous manque pour le suivre dans tous les détails de cet intéressant exposé. Bornons-nous, hélas, à un très sommaire résumé.

La Belgique est une terre de carillons. Les cent carillons existant aujourd'hui en Amérique trouvent leur berceau chez nous. Quelle en est l'origine ? C'est l'horloge de



L'Église Saint-Jean-Baptiste est dotée d'un carillon de 49 cloches.  
(Photo Ooms.)

## Midis du Tourisme : Programme de janvier 1956

- 9 Urbanisme et Tourisme : LES MONUMENTS DE JODOIGNE, par M. Victor Martiny.
- 16 REGARDS SUR LA CAMPINE BRABANÇONNE, par M. Peere.
- 23 LE TRES VIEUX BRUXELLES, par M. De Brouwere.
- 30 FACETTEN VAN KEIZER KAREL. EN ZIJN EEUW, par M. D. Capiteyn.

Église. D'abord un petit air sert d'avertissement à l'heure qui va sonner. Des automates comme Jean de Nivelles frappent les cloches. Un tambour est mû mécaniquement. Dès le XV<sup>e</sup> siècle, un prélude plus étendu se fait entendre avant chaque heure. Ce XV<sup>e</sup> siècle est une période d'épanouissement musical intense dans nos provinces.

Bientôt un clavier pour les mains, suivi de pédales, voit le jour. Un règlement sévère va même être appliqué aux carillonneurs. L'engouement va croissant et au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, nos provinces comptent plus de cent carillons.

Une véritable dynastie de fondeurs existe chez nous dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Ce sont les Vanden Gheyn's, notamment Andreas-Jozef et Matthias. En Brabant le XVIII<sup>e</sup> siècle voit le déclin de nos carillons, surtout dans les abbayes. Bruxelles perd son carillon à la suite de l'effondrement de la tour de l'église St-Nicolas.

La renaissance de l'art des cloches peut sans hésitation être attribuée à Jef Denijn (1862-1941) qui fut non seulement un virtuose mais un chef d'école et l'inventeur du clavier standard qui devait tant aider à la diffusion des carillons.

M. Rottiers nous dit encore comment établir un clas-

sement des carillons selon différents critères et ensuite nous conduit de clocher en clocher à travers le Brabant. Pour chaque église qui apparaît sur l'écran, il a quelques faits intéressants à signaler, plus d'une fois relevés d'une pointe d'humour et toujours reflétant un amour profond de son art. Défilent ainsi successivement : Hal, Nivelles, Wavre, Léau, Louvain, Steenokkerzeel, Grimbergen et Meise.

Hélas, plusieurs de ces carillons se sont tus et nul ne sait quand ils renaîtront. Ceux qui chantent encore allons-nous les classer d'après la beauté de leur son. Il vaut mieux pas, dit M. Jef Rottiers. Il y a là un danger, car chaque mère ne trouve-t-elle pas que son enfant est le plus beau.

Nous entendrons alors quelques œuvres exécutées par le conférencier sur son carillon de Meise. Tout le premier, il nous dit combien la reproduction est infidèle et convie son auditoire à venir écouter les vraies cloches par un beau soir de la saison prochaine. Invitation que le public ratifie par ses applaudissements prolongés. Nous croyons pouvoir assurer notre public d'expression française que M. J. Rottiers refera sa causerie pour lui, l'année prochaine.

## ITINÉRAIRES - EXCURSIONS - PROMENADES

### CALENDRIER

#### TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

Janvier

#### BRUXELLES :

15 Palais du Centenaire au Heysel : 59<sup>e</sup> Salon de l'Automobile et du Cycle (du 15 au 26 janvier).

Au Jardin Botanique : Exposition mensuelle de plantes, de fleurs et de fruits, organisée par la Société Royale Linéenne et de Flore (chaque 5<sup>e</sup> dimanche du mois, sauf au cours des vacances).

#### HAKENDOEVER :

Nuit du 16 au 17 : Le « Dertienmaal » (la Treizaine) entre l'église de Hakendoever et la Chapelle Notre-Dame-aux-Pierres à Grimde.

#### GAMMERAGES :

25 Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul. Coutume qui remonte à l'année 1582.

#### EXCURSIONS PEDESTRES

DOMINICALES DE « PEGASE » faites en décembre et données à titre documentaire.

1) Réunion Porte de Ninove. Départ en tram vicinal pour Dilbeek, Eikelenberg, Kraaijenbroeck, Rondembos, Bodegem-St-Martin, Tenbroeck, Cha-

pelle-St-Urick (pique-nique); Zellik, Grand-Bigard. Retour en tram « 7 », 12 km.

2) Réunion à la gare d'Uccle Calevoet. Départ en autobus. Beersel, Linkebeek, Beersel. Promenade circulaire.

3) Réunion au Cimetière de Bruxelles (terminus tram 76). Départ Rijmgem, Drie Linden, Diegem, Machelen (pique-nique Au Normandie, place de l'Église); Floor-Dam Bos, Peutie, Vilvorde. 14 km.

4) Réunion à la gare du Midi. Braine-l'Alleud, Bois du Foriest, Basse-Nouvelle, Ancienne Abbaye de Nivelles, Le Sacrement, La Bruyère (pique-nique); Bois d'Apecheau, Oisquercq. Retour en chemin de fer. 18 km.

#### VISITES DOCUMENTAIRES DU ROYAL TOURING CLUB DE BELGIQUE

Janvier

7 Connaissez-vous le musée d'Erasme ?

10 Les Établissements Dubonnet.

12 Manufacture de tabac - Établissements Gosset.

14 Les Nouvelles Installations de la Gare du Nord.

15 L'Institut des Sourds-Muets et Amblyopes à Woluwé.

19 Conférence consacrée à la télévision dans les installations Philips.

22 Conférence au Musée de Sciences Naturelles : « La vie cachées des rivières et des étangs ».

25 Fromagerie Franco-Suisse.

25 Les usines Van Berkel.

28 Régie des Télégraphes et Téléphones.

29 Le corps de Sapeurs-Pompiers à Bruxelles.

30 La Bourse des Fonds Publics de Bruxelles en activité.

Pour renseignements et conditions de participation, consultez le numéro du R.T.C.B. du 1<sup>er</sup> décembre 1955.

#### AVIS - CONCERT - REDUCTION

En la salle des Concerts du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles: mardi 17 janvier 1956, à 20 heures : Concert d'Échange donné avec le concours de lauréats du Conservatoire National de musique de Paris.

Au programme : œuvres de J. S. Bach, Mozart, Lœillet, Chausson, Jolivet, Bloch, Liszt, Saint-Saens, Prokofiev.

Prix des Places : Dix (10) francs par place pour les membres de la Fédération Touristique de la Province de Brabant et pour ceux de leur famille (demander la réduction au moment de la commande des billets), soit au bureau de location, soit au contrôle, le soir du concert.

Réservation des places : Gratuite au bureau de location du Conservatoire Royal de musique de Bruxelles, 50, rue de la Régence (de 9 h. à 12 h. et de 14 à 17 h.).

#### ROYAL EUTERPE

Le Cercle d'Art dramatique « Royal Euterpe » nous communique qu'il organise une représentation dramatique le samedi 14 janvier 1956, à 10 h. 45, au Théâtre Patria, rue du Maraîs, à Bruxelles. Au programme : « La Mare aux Canards », pièce gaie en 5 actes de Marc Cab et Jean Valmy.

Le spectacle sera suivi de bal.

Les membres de notre Groupement et leur famille pourront disposer gratuitement des places de balcon de côté, 2<sup>e</sup> série. Moyennant un droit de location de 5 fr. pour le balcon de côté 2<sup>e</sup> rang et de 10 fr. pour le balcon de côté 1<sup>er</sup> rang, ils pourront retenir des places numérotées chez : M. Jean Louvois, rue au Beurre, 59, à Bruxelles-Centre, entre 11 h. et 12 h. 50 à partir du 2 janvier prochain.

#### TRAVAUX ROUTIERS

Route n° 21 : Tirlemont—Diest.

Travaux entre Kapellen et Glabbeek. Circulation interdite dans les deux sens. Détournement par chemins locaux difficiles, indiqué sur place. Aux usagers se rendant de Tirlemont à Diest ou vice-versa, il est conseillé d'emprunter les routes 25 et 2 en très bon état, via Winge-St-Georges. Allongement du trajet environ 5 km. Durée des travaux non déterminée.

## CONTACTS

#### AGENTS TECHNIQUES DU TOURISME

Le mardi 29 novembre dernier, le Président de la Commission Administrative, M. Emile Gryson et le Directeur de l'École Provinciale des Artisans de l'Alimentation, M. F. Doms, invitaient les intéressés à la séance d'information relative à l'ouverture de la section pour la formation d'agents techniques du tourisme.

Très nombreux furent ceux qui répondirent à cette invitation. Le Gouverneur de la Province d'Anvers, M. R. De Clercq, honorait de sa présence cette très intéressante réunion. On y remarquait également de très nombreux représentants d'organismes touristiques officiels et privés des agences de voyage, du monde de l'hôtellerie.

De la substantielle allocution que prononça M. E. Gryson nous empruntons ce qui suit, pour faire comprendre à nos lecteurs toute l'importance de l'œuvre entreprise.

« Les industries touristiques se subdivisent en deux grandes branches : l'hébergement et l'organisation du sé-

jour des touristes dans les diverses régions du pays d'une part, leur transport vers ou à travers ces régions d'autre part.

Pour ce qui concerne l'hébergement des voyageurs, la formation du personnel hôtelier est assurée dans notre pays par cinq écoles d'industrie hôtelière.

Ici même, dans l'établissement où nous sommes existant et prospèrent deux sections hôtelières, l'une, de catégorie A3, destinée à la formation du personnel de la salle et de la cuisine, l'autre, de catégorie A2, destinée à la formation de personnel hôtelier, administratif et de direction.

Pour l'autre aspect des industries touristiques, c'est-à-dire le transport, l'organisation de voyages, le planning des saisons touristiques, la propagande, etc., il n'existait dans notre pays aucune institution spécialisée dans la formation du personnel hautement qualifié qui est nécessaire.

Le personnel actuellement utilisé doit être formé exclusivement par la pratique. Un jeune qui entre dans la carrière, doit se former « sur le tas ». S'il est nanti d'une culture générale

suffisante il arrivera sans doute, en y mettant le temps et la persévérance à se spécialiser dans ce travail très particulier, difficile et multiforme qu'est le travail de technique touristique.

Quel est en effet le bagage que l'on est en droit d'exiger d'un bon agent technique du tourisme ?

Tout d'abord une éducation et une information générale très étendue, telle que la dispensent nos établissements d'enseignement secondaire. D'importants compléments de culture générale « orientée » devraient d'ailleurs y être adjoints : Géographie générale (physique, politique, économique, humaine), Histoire et civilisation contemporaines devraient être connues.

Ensuite une connaissance pratique des langues : français, anglais, allemand, néerlandais au moins. Ces langues devraient pouvoir être parlées et écrites. En outre, toujours à titre de complément de culture générale, l'histoire de leur littérature devrait être connue.

Un des aspects principaux de l'activité de l'agent technique du tourisme est la propagande et la publicité. Il devrait en connaître la technique et pouvoir s'y exercer. C'est pourquoi entre autres, une connaissance suffisante de la psychologie, base de toute publicité efficace, devrait lui être fournie.

Il va sans dire que les dispositions légales, et réglementaires relatives au tourisme devraient être connues à fond : Organisation du tourisme, organisation des transports (route, fer, air, eau), législation touristique comparée.

Toutes les données du tourisme social devraient leur être familières.

Comme il s'agit d'agents techniques formant les cadres supérieurs du tourisme, ils doivent pouvoir organiser et diriger un bureau de tourisme ou une agence de voyages. Il serait donc nécessaire qu'ils connaissent le travail de bureau et qu'ils aient une bonne formation commerciale. Des éléments de droit commercial leur seraient indispensables, ce qui implique la connaissance, préalable des principes du droit civil. En tant que chefs de personnel, ils devraient connaître la législation sociale.

La comptabilité devrait leur être assez familière pour pouvoir en tenir une d'importance moyenne ou discuter

en connaissance de cause avec le comptable qui en tiendrait une plus importante. Ceci implique préalablement une révision sérieuse de certains chapitres des mathématiques et particulièrement de l'arithmétique et de l'algèbre commerciale.

Cette révision servirait d'ailleurs aussi de base à une initiation aux méthodes statistiques et graphiques appliquées aux problèmes du tourisme. La technique statique est en effet de plus en plus utilisée et peut rendre d'éminents services.

Enfin, l'agent technique du tourisme ayant charge d'âmes, il serait bon qu'il connaisse les exigences d'une bonne hygiène, particulièrement de l'hygiène des transports et du logement, peut-être celles de l'alimentation (diététique).

Beaucoup de touristes s'intéressent aux sports, il serait bon qu'il connaisse leurs règles et les principes de l'organisation des compétitions. S'il pouvait en pratiquer quelques-uns, ce serait tant mieux.

Pour terminer, insistons sur l'importance primordiale d'une formation morale et sociale solide. Dans une profession où se glissent trop facilement des gens non qualifiés et à la conscience élastique, la connaissance approfondie de la déontologie professionnelle et la possession d'un caractère suffisamment trempé pour en respecter toujours les règles sont absolument requises.

Il faut admettre, en parcourant cette énumération forcément sommaire, que l'effort à fournir par le jeune diplômé de nos Athénées ou de nos Collèges est considérable et qu'il lui faut de nombreuses années de pratique avant de maîtriser par ses propres moyens une matière aussi vaste et aussi complexe. L'expérience nous apprend d'ailleurs que la formation de l'auto-didacte — quels que soient son courage et sa persévérance — présente toujours de regrettables lacunes.

Il serait donc utile à la fois pour les employeurs de l'industrie touristique et pour leur personnel, que celui-ci soit sérieusement et méthodiquement formé dans une école qui serait créée à son intention et où enseigneraient des spécialistes.

A quel niveau doit être organisé cet enseignement ?

En France, on exige des étudiants qu'ils soient bacheliers, possèdent l'anglais à fond, aient une connaissance suffisante d'une troisième langue (allemand ou espagnol). Ils sont recrutés au concours. Les études prennent deux ans plus une année de stage.

En Allemagne et en Suisse, la technique des industries touristiques s'enseigne dans les Universités (Munich, Francfort, Berne, St-Gall).

En Italie, il s'agit d'enseignement technique supérieur.

En Angleterre est adjointe à l'organisme qui correspond à notre Commissariat Général au Tourisme, un bureau de recherches touristiques, où œuvrent une douzaine de spécialistes qui s'y livrent à l'étude scientifique de ce grand phénomène social qu'est le Tourisme.

Comme vous pouvez le voir, il s'agit d'études extrêmement sérieuses et il nous a paru évident qu'un enseignement similaire organisé en Belgique, devrait être de niveau au moins équivalent.

Cette nouvelle section de l'Ecole d'Industrie Hôtelière vient à son heure et est certainement destinée à rendre les plus grands services. >

Après lecture de son allocution, M. E. Gryson invita les participants à écouter deux courtes leçons l'une par le Directeur, M. Doms qui parla de « Un indice de climatologie touristique » et l'autre par M. le professeur Vanden Brempt, en néerlandais ayant pour sujet « Kunst en Toerisme ». Les deux leçons furent écoutées avec le plus vif intérêt et longuement applaudies.

Après quoi l'assistance fut conviée au bar de la section hôtelière où de nombreux échanges de vues eurent lieu tout en dégustant les excellents produits préparés et servis par les élèves de l'Ecole Hôtelière.

**LA FEDERATION NATIONALE DE L'HOTELLERIE BELGE FETE SON 50<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE**

A cette occasion, un superbe album a été édité. Il s'ouvre sur un message de M. Arthur Haulot, Commissaire Général au Tourisme dont nous sommes heureux de reproduire des extraits, car il exprime très exactement les sentiments de tous ceux qui sont intéressés

au développement du tourisme national.

La Fédération Touristique du Brabant s'associe en tous points à l'hommage rendu à la Fédération Nationale de l'Hôtellerie et à ses dirigeants à qui elle adresse ses bien sincères félicitations.

Message ...

< Au moment où la Fédération Nationale de l'Hôtellerie Belge fête son cinquantième anniversaire, je voudrais lui dire simplement et sincèrement ma gratitude et mon admiration.

> Le tourisme belge, multiplié en ses aspects et manifestations, composé d'intérêts nombreux et divers, doit lui aussi à la Fédération une très sérieuse reconnaissance. On a dit cent fois et sous les formes les plus variées, ce que le tourisme doit à l'hôtellerie. Mais il ne suffit pas encore que des hôtels existent, que de bons hôteliers en dirigent les destinées. Il faut encore que cet équipement matériel et humain reçoive une impulsion d'ensemble, que les efforts soient coordonnés, qu'une pensée générale — et généreuse — inspire cet ensemble. Et cela, c'est la tâche du groupement professionnel, c'est en cela qu'il est irremplaçable.

> Depuis cinquante ans, la Fédération joue, pour l'hôtellerie belge, ce rôle d'impulsion, de coordination. C'est par elle que s'expriment les besoins, les désirs de ses membres. C'est par elle que se définissent les buts à atteindre. Mais c'est par elle aussi que s'est créé et maintenu un esprit de corps, une discipline librement consentie entre pairs. C'est par son truchement que la confrontation est possible avec les autres intérêts touristiques du pays, par elle que la collaboration s'opère pour l'harmonisation de toute notre industrie.

> L'avenir du tourisme dans notre pays est largement ouvert. Nul n'en discute plus l'importance, l'incidence considérable dans la vie publique. Mais je me plais à affirmer que s'il en est ainsi, et si nous pouvons regarder devant nous avec confiance, c'est à l'ensemble des bonnes volontés que nous le devons. La Fédération a pris jusqu'ici une part déterminante dans cette action. Puisse-t-elle, longtemps encore, avec une conscience toujours plus nette de ses responsabilités, nous apporter un concours qui nous est indispensable. >



La Chapelle-Ste Anne  
(rue de la Montagne)

va-t-elle disparaître ?

Fédération Touristique  
de la Province de Brabant

A.S.B.L.

77-79, rue du Lombard, BRUXELLES

Bureaux ouverts  
de 9 à 17 h.

Bureau de  
renseignements.  
Bibliothèque.

TEL : 12.39.01

FAITES-VOUS  
MEMBRE !

Cotisation :  
25 frs minimum.

C. C. P. : 585 776

SOMMAIRE :

<i>Le Musée d'Art moderne ...</i>	M. J. Chartrain-Hebbelinck
<i>La Grand'Place de Bruxelles ...</i>	André Jansen
<i>Bruxelles pendant la bataille de Waterloo ...</i>	Théo Fleischman
<i>Reprise des Midis du Tourisme ...</i>	Jules Janson
<i>Compte rendu des Midis du Tourisme</i>	L. P.
<i>Itinéraires - Excursions - Promenades - Contacts - Echos.</i>	

← Nouvelle série n° 22 (82). — Cliché de la couverture : le château de Beaulieu à Machelen. (Cliché C.G.T.)

# *Au musée d'art moderne*



« LA CHAPELLE STE-ANNE » DE JEAN DE GREEF.

*(Cliché Musée d'Art moderne - Bruxelles.)*